

L'ARCHITECTURE STALINIENNE EN BULGARIE

L'architecture stalinienne introduit des nouveautés parfaitement inédites dans le paysage architectural bulgare des années 50. Pour arriver à appréhender tout son effet, il faudrait tenir compte du fait que l'architecture bulgare s'est toujours distinguée par sa tolérance pour le milieu architectural en place ainsi que pour ses valeurs. La toute première loi de protection du patrimoine a été votée en 1890. Au début du XX^e siècle la Bulgarie était un pays ouvert à l'Europe – des architectes allemands, russes, autrichiens et français travaillaient ici. Plusieurs architectes bulgares sont des disciples d'écoles européennes, ce qui n'enlève rien à leur sensibilité et à leur respect pour la mémoire historique. Des traditions architecturales à la fois souples et vitales engendrent des modifications de couleur locale de l'architecture fin de siècle, du modern style et des courants européens plus récents (par exemple, l'image du romantisme national du début du XX^e siècle). Toutes les manifestations du rationalisme d'avant la guerre, même les plus fortes parmi elles, ne se départent jamais de la continuité et des structures architecturales dialoguantes.

Tout change résolument dans les années 50. Les changements politiques apportent le nihilisme révolutionnaire envers tout ce qui a été créé avant, soit l'illusion que l'ancien est condamné à céder devant le nouveau, soit le fantasme communiste qui croit à la possibilité de tout recommencer dès aujourd'hui pour édifier un monde nouveau et plein d'attraits sur les ruines du passé. Des lendemains qui chantent! L'avènement du monde nouveau est célébré par un geste symbolique: on monte toute une cérémonie pour faire sauter la tour de l'horloge du XVII^e siècle dans la ville de Karlovo, car on y voit «un vestige du passé...». En Bulgarie l'architecture stalinienne est imposée par la violence nécessaire pour faire accepter à tous un objectif politique orthodoxal. Le V^e congrès du parti communiste lance une nouvelle doctrine esthétique: c'est le réalisme socialiste selon lequel l'architecture devrait être «socialiste par son contenu et nationale par sa forme», «vitale», «compréhensible» et «asservie aux buts du parti».

Le nouveau modèle urbain et architectural est officiellement introduit par le nouveau centre de Sofia. Le jury du concours pour le centre-ville réunit des architectes soviétiques de renom (toute dérive «constructiviste» est sanctionnée), ces mêmes justiciers président à l'élaboration du Plan Général. On édifie l'un après l'autre: le mausolée de Georges Dimitrov (1949, G. Ovtcharof et R. R. Ribarov), la maison du parti communiste (1953, P. Zlatev), la maison du Conseil d'Etat et du Conseil des Ministres (1953, Iv. Dantchov et K. Nikolov), la Bibliothèque Nationale (1953, Iv. Vassiliov, V. Tsolov) et plusieurs immeubles d'habitation. On commence à construire la nouvelle ville Dimitrograd.

La fin de l'architecture stalinienne est tout aussi politiquement annoncée que son début: par le plénum d'avril 1956 du parti communiste bulgare, succédant immédiatement au

célèbre XX^e congrès du parti communiste soviétique, suivi par la période «fonctionnaliste» de l'architecture bulgare (1957-1962). Pour la forme, on fait basculer la pendule en sens inverse dans une tentative de recommencer un processus architectural suspendu treize ans auparavant.

Quelles sont les particularités de l'architecture stalinienne en Bulgarie? Elle correspond, dans ses grandes lignes, aux caractéristiques typiques du phénomène partout où il se manifeste en Europe de l'est.

Cette architecture lance, en tout premier lieu, le modèle urbain totalitaire, étranger aux pratiques urbanistiques que la Bulgarie avait connu jusqu'alors. L'utopie communiste se matérialise dans l'esprit d'un urbanisme autoritaire, qui arrive avec force. Il y a, tout au fond, le désir de rompre, de recommencer à zéro, de renier la continuité. Cette anti-continuité impose un nouveau modèle au milieu évoluant spontanément. C'est ainsi qu'à la surprise générale, les ambitions professionnelles des architectes cherchent à créer de nouveaux modèles spatiaux qui recourent les ambitions politiques de ceux qui instaurent le nouveau modèle politique.

Le grand trait caractéristique du nouveau milieu architectural est sa rupture avec le contexte. Les centres-villes historiques n'avaient qu'à s'adapter au nouveau rituel politique nécessitant de grands espaces pour y tenir des défilés tant civils que militaires (les plans généraux des centres-villes de Sofia et Kustendil, le centre-ville de Sliven). Les préférences vont aux compositions rigides, géométriques, symétriques sur un axe et d'une couche unique.

Deuxièmement, le principe concernant la «nationalité» de la forme introduit dans l'architecture les formes d'époques passées: antique, byzantine, médiévale, Renaissance européenne, Renaissance bulgare (XVII-XIX^e s.). Les résultats de ce conglomerat ont peu de choses à voir avec la notion de continuité. Les prétentions d'architecture «nationale» se résument à un collage mécanique de formes traditionnelles, alors que la vraie continuité suppose le dialogue.

Des modèles empruntés à l'architecture soviétique sont appliqués – ainsi on prouve l'appartenance à la communauté socialiste. Il s'agit d'éléments décoratifs, de fragments de bâtiments (la tour de la maison du parti communiste, voire des images-types tout entières – le mausolée de Georges Dimitrov).

Troisième caractéristique: l'élan d'une «architecture grandiose, monumentale, immuable» bâtie «à jamais» en matériaux qui durent. En 1970 un chercheur bulgare se demandait ingénument, pourquoi la maison du parti communiste à Sofia était si froide, déprimante et inaccessible tout en étant inspirée du réalisme socialiste qui ne jure que par la «joie de vivre»? On oublie donc que l'architecture est toujours l'expression fidèle de la nature des choses. Malheureusement, le régime totalitaire a peu de choses à voir avec la «joie de vivre» et l'architecture le témoigne correctement.

Parallèlement aux traits universels, l'architecture bulgare de cette période possédait ses propres particularités. Nulle part en Bulgarie le modèle urbain totalitaire n'a été réalisé d'une manière suivie jusqu'à son aspect définitif, accompli. Ainsi des bâtiments n'ont pas été rasés à Sofia en sacrifice au centre-ville – le terrain était déblayé par les bombardements de 1944. Le programme maximal du plan général n'a jamais été réalisé; le palais royal et les églises ont été conservés en dépit de leur symbolisme importun, indésirable. La composition du centre-ville tient compte de la structure historique générale et des rapports spatiaux traditionnels pour elle: des proportions, l'échelle etc. Mieux, nous voyons le modèle géométrique et rigide de l'urbanisme de l'époque se transformer, s'adoucir et s'ouvrir pour assimiler des fragments provenant de couches historiques différentes (antiques – le passage souterrain, médiévales – la rotonde Saint-Georges dans la cour du Conseil d'Etat, siège actuel du président de la République, de la Renaissance locale – l'église Sainte-Petka Samardjiiska).

L'explication tient de certaines particularités de la psychologie nationale, des traditions architecturales et aussi de la formation européenne des architectes. Imaginons le pénible déchirement entre dogmes idéologiques et principes professionnels d'architectes comme Tzolov et Vassiliov – architectes de la Banque Nationale – un exemple typique de continuité d'avant la guerre. Nous le ressentons dans leur Bibliothèque Nationale (1953): la façade principale respecte la doctrine officielle, alors que la façade arrière (le dépôt de livres) accuse un retour craintif au rationalisme.

Ce serait trop facile d'admettre que l'architecture stalinienne n'est que l'équivalent architectural d'un système politique ou si nous la référons uniquement à son étalon soviétique. A mon avis, ses racines sont encore plus profondes et plus tenaces. Cette architecture porte des indices polyvalents codés qui vont au-delà de son sens géopolitique qui ne se limite qu'à l'époque stalinienne.

Ainsi relie-t-elle l'utopie politique à l'utopie architecturale tournée vers l'édification d'univers nouveaux. Une telle utopie a toujours fasciné l'architecte. Mais aussi à l'utopie sociale (ou à la démagogie) qui ne cesse d'essayer de nous faire croire que le milieu architectural, lui seul, est capable de modifier la société. Je voudrais rappeler que pour concevoir ses «palais des pauvres» Ricardo Bofill s'inspire de l'architecture stalinienne de Moscou. Nous pourrions discerner en elle cette même aspiration à «l'hyper-visualité, monumentalisme et éloignement du contexte» qui inspire les anti-constitutionnalistes modernes comme Lesnikovski. Il y a aussi l'aspiration à «la majesté et à l'éternité» dans l'architecture de Speer, aux vastes espaces rituels où les masses s'attroupent et augmentent pour devenir des «masses ouvertes» dans le sens de Elias Canetti («Hitler contre Speer», 1971). Ou l'éternelle ambition du pouvoir de récupérer les signes du passé que Orwell explique bien: «celui qui commande le présent, commande le passé, celui qui commande le passé, commande l'avenir». Et, comme dénominateur commun – l'éternel conflit entre continuité et rupture, le désir de commencer «da capo», d'édifier les mondes parfaitement nouveaux en détruisant les anciens. Ce désir paraît intemporel, il réapparaît systématiquement animé de forces nouvelles. Quand en 1989 ont été détruits les murs du système

communiste et la démocratisation a été entamée, le slogan politique des forces démocratiques essayant de se consolider en Bulgarie était: «Demain commence aujourd'hui!». Son expression architecturale – les appels à la destruction du patrimoine architectural du passé récent.

Une question se pose à l'ordre du jour: quel avenir prévoir pour l'architecture bulgare de l'époque stalinienne?

L'histoire a porté deux coups à l'architecture stalinienne en visant toujours le contexte politique de cette architecture. Le premier en 1956-1957 a suivi le rejet du culte de la personnalité et, par conséquent, de «l'architecture du culte» (appelée aussi en Bulgarie «une architecture embellissante»), et le deuxième – après la chute du mur de Berlin en 1989. Le dernier est de loin le plus radical. En peu de temps des graffiti expressifs ont recouvert les façades des sanctuaires communistes pour les bafouer. Ils ont été privés des symboles qui leur donnaient du sens: l'étoile de la tour de la maison du parti communiste, le corps de Georges Dimitrov qui gisait dans son mausolée. Une tentative a été faite de mettre le feu à la maison du parti communiste. Le concours architectural tenu pour décider du sort du mausolée a révélé la volonté très manifeste de le supprimer ou, du moins, de l'adapter aux fonctions nouvelles.

Notons que jusqu'à présent aucun bâtiment de l'architecture stalinienne n'a été classé monument historique en Bulgarie. L'argument est le suivant: pas assez de distance dans le temps pour porter un jugement serein sur les valeurs. Etant donné le climat social, cette circonstance met en danger l'architecture de cette époque. Si la liquidation des bâtisses en pierre n'est guère envisageable, il est fort possible qu'elles soient complètement transformées et modernisées.

Aujourd'hui les conservateurs bulgares se rendent compte que l'année 1989 a précipité le temps, a mis fin à un cycle historique et qu'il est déjà possible de prendre ses distances. Actuellement, l'Institut National des Monuments Historiques fait des recherches sur la valeur culturelle et historique de l'architecture de cette période en vue d'un éventuel classement des bâtiments comme monuments historiques, afin de mettre au point des programmes de leur protection. Je ne doute pas que la présente conférence soit très utile à la pénible remise en question.

Autant de faits qui témoignent de l'ambiguïté de l'architecture stalinienne dans les sociétés post-totalitaires des pays de l'Europe de l'est.

Il y a d'une part le sens social et psychologique de cette architecture: elle symbolise un système politique qui a été renié, elle est liée à des souvenirs amers et suggère des associations peu agréables. L'attitude de la société porte à l'oubli, à l'écartement, à la transformation, au rangement de la couche architecturale du régime comme si elle n'avait jamais existé. C'est un réflexe social d'autoprotection.

Il y a d'autre part son sens culturel, historique, lié à des idées de l'art et à des faits historiques réels. Cette architecture est une couche de la civilisation européenne qui appartient à l'histoire. Si elle est écartée, recyclée ou déguisée, une atteinte est portée à la continuité et à la stratigraphie du milieu historique. Or, c'est une atteinte à la logique de l'évolution de la ville historique et va à l'encontre de l'éthique de la conservation.

Ainsi sommes-nous, une fois de plus, confrontés au dilemme: continuité ou rupture?